



MIQUEL DE PALOL

*Le Jardin des Sept
Crépuscules*

Σ

« *Le Jardin des sept crépuscules* est une galerie des glaces : les histoires se réverbèrent les unes les autres, s'appellent et se prolongent dans un mouvement qui semble reporter leur point de fuite à l'infini » Damien Aubel, *Transfuge*

« Une construction romanesque où des dizaines de personnages citadins et singuliers vont et viennent dans un tourbillon de rebondissements » *Paulette*

« Ce roman est une somme de romans enchâssés selon une architecture savamment ordonnée. » *Ouest France*

Le Monde DES LIVRES

Le Jardin des Sept Crépuscules
Monde des livres, François Angelier
16 octobre 2015

Miquel de Palol, paysagiste fantastique

L'intégrale du « Jardin des Sept Crépuscules », colossale ode à l'imagination de l'écrivain catalan, paraît en français

FRANÇOIS ANGELIER

Aux fictionnaires que tentent les grandes odyssées narratives s'offrent, en cette rentrée, deux imposants périplés – et deux styles de voyage. D'un côté, *L'Infinie Comédie*, de l'Américain David Foster Wallace (L'Olivier, « *Le Monde des livres* » du 4 septembre), que l'on descend tel un énorme fleuve alluvionnaire, grouillant de monstres et coupé de cataractes mortelles. De l'autre, *Le Jardin des Sept Crépuscules*, du poète et romancier catalan Miquel de Palol, qui se prête à un cabotage patient dans un archipel tout en pas-

ses, criques et détroits. Conçu en 1989, ce *Jardin* est un triptyque romanesque, dont les deux premiers volets, *Phrixos le fou* et *A bord du Googol*, ont été publiés par Zulma en 2013. Avec la publication de la troisième partie, *La Tête d'Orion*, l'ensemble, réuni en un volume, est désormais complet.

La tranquille équipée peut cependant se révéler un piège. En effet, autant Foster Wallace immerge jusqu'à l'étouffement (ou l'extase) son lecteur dans l'épaisseur fascinante de son texte, autant Palol le perd, l'effare et l'égaré, dans les corridors fabuleux de ses méandres narratifs. Fils d'archéologue et petit-fils de poète, Miquel de Palol est né à Barcelone en 1953. Architecte de formation, c'est comme poète qu'il amorce sa carrière littéraire, en 1972, publiant en catalan près d'une dizaine de recueils. Mais c'est comme

paysagiste fantastique qu'il se révèle, en 1989, avec ce *Jardin*, traduit en castillan trois ans plus tard et récompensé par cinq prix littéraires. Dans le sillage tant du *Déca*-et de *L'Heptaméron* que des *Mille et Une Nuits*, voire des *120 Journées de Sodome* ou du *Masque de la mort rouge*, de Poe, Palol campe une coterie mondaine décadente et babillarde repliée sur les hauteurs d'une Barcelone dévastée par le feu nucléaire, au sein du faste insensé d'un palais secret tout en patios, salon, bibliothèques et surtout jardin, un éden peuplé d'arbres extraordinaires.

Le plus vieux métier du monde

Calfeutrés dans ce titanesque boudoir, les membres du club vont se livrer, six jours et onze cent vingt pages durant, au plus vieux métier du monde, celui de conteur. Ils vont conter pour se désen-

nuyer, s'informer, se trahir, s'exciter, s'évader. Une succession de récits qui ne vont pas sagement s'enchaîner, mais s'emboîtent comme les segments d'une gigantesque antenne télescopique que le lecteur déploie et replie, segment après segment. Jusqu'à huit récits sont ainsi engendrés l'un par l'autre, chaque histoire se révélant grosse d'un deuxième récit lui-même appelé à germer dans une troisième narration qui ne tarde pas à en produire une quatrième, etc.

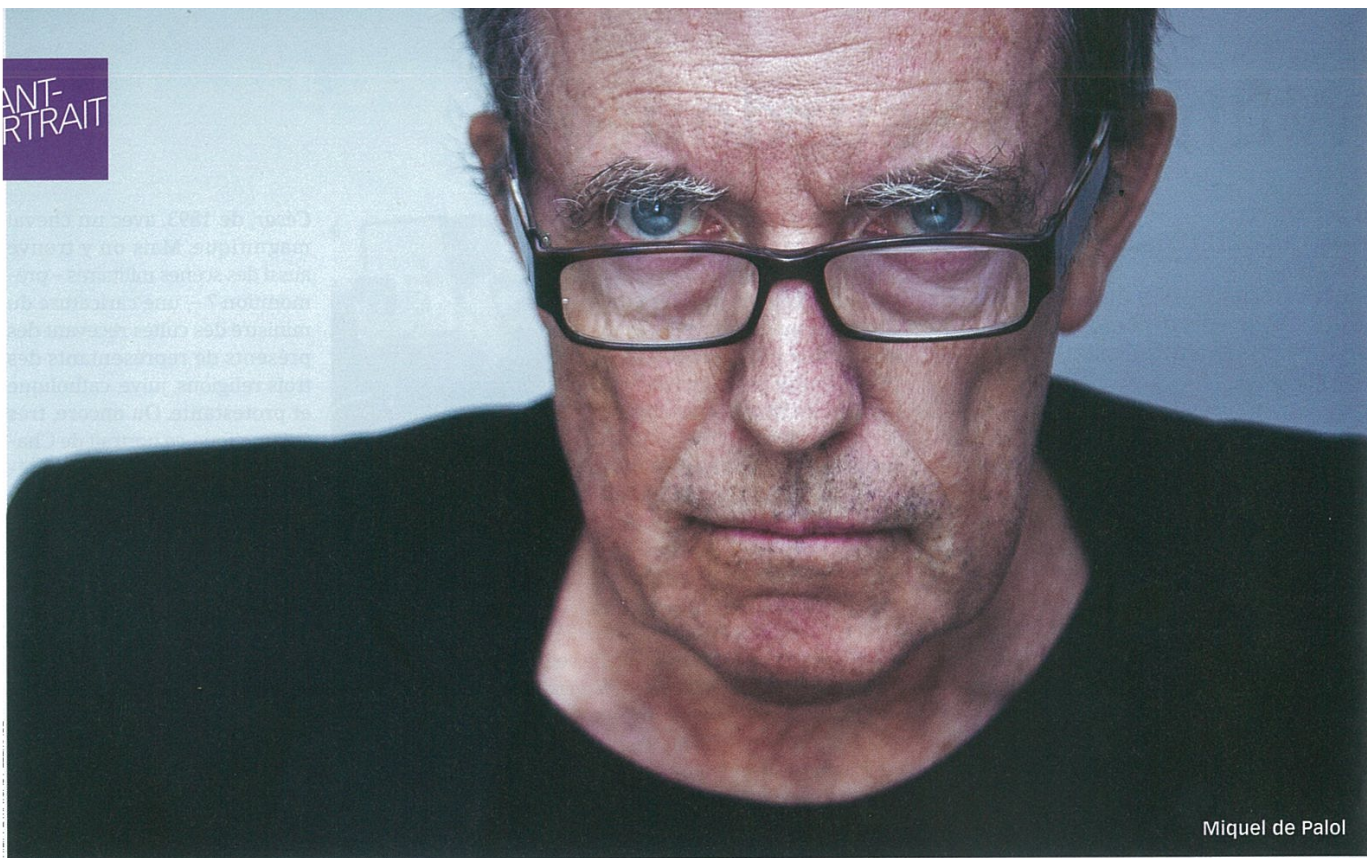
Qu'est-ce que les personnages se racontent ? Leurs vies et leurs rêves. Via la rocambolesque saga d'une mystérieuse banque d'affaires aux ramifications mondiales (et dont le fondateur est un double du roi Lear), la quête d'un joyau mythique et l'énigme d'un mystérieux agent Oméga, c'est toutes les facettes de l'imagination humaine que Palol nous

expose grâce à ses incessants allers et retours de son ascenseur fictionnel. Tout le clavier est là : thriller financier, récit de science-fiction et d'aventures politiques, histoire fantastique, songerie métaphysique, marivaudage érotique ou épisode pornographique. Enfin clos, *Le Jardin des Sept Crépuscules* fait figure de conservatoire des spécimens littéraires, un vivarium des rêveries où il n'y a qu'à plonger la main pour saisir un produit vivace de l'imaginaire. Cette somme littéraire est à dévorer, puis à conserver précieusement pour témoigner, un jour, de tout ce qui fit rêver les humains. ■

LE JARDIN DES SEPT CRÉPUSCULES
(*El jardí dels set crepuscles*),
de Miquel de Palol,
traduit du catalan par François-Michel
Durazzo, Zulma, 1 152 p., 28,50 €.

- Vendredi 25 septembre 2015

ANT-
RTRAIT



Miquel de Palol

L'art de l'arabesque

L'ancien architecte devenu romancier et poète **Miquel de Palol** voit les trois volets de son arborescent chef-d'œuvre enfin réunis en un seul volume.

Miquel de Palol, avant d'être écrivain, fut architecte. Sans doute de ses études lointaines à l'École technique supérieure d'architecture de Barcelone a-t-il gardé le goût des grands travaux. Paraît ces jours-ci chez Zulma le triptyque complet de la première fiction de l'auteur et poète catalan, *Le jardin des Sept Crépuscules*, un roman de plus d'un millier de pages. Le dernier volet, « La tête d'Orion », rejoint les deux premiers, « Phrixos le fou » et « A bord du Googol », révisés à l'occasion, en un seul volume.

Dédales borgésiens

Publié en 1989, ce « *Décameron postmoderne* » était un « *piéd de nez à la mode du court – des récits efficaces et bien ficelés* ». L'arborescente saga de la banque Mir suit le même protocole que celui du chef-d'œuvre de Boccace où, fuyant la peste qui ravage Florence, un élégant cercle de jeunes gens se raconte des histoires. Ici c'est à la suite d'une catastrophe nucléaire survenue à Barcelone que les *dramatis personae*

(pléthoriques, il y a une liste en fin d'ouvrage) trouvent refuge dans un palais dans les Pyrénées. Elies Mir, président éponyme de la puissante banque, demande à ses trois vice-présidents de définir à quoi sert l'argent afin de choisir son successeur, c'est *Le roi Lear* revisité ; il est aussi question de joyau perdu, c'est « variations » sur le Graal. Histoires gigognes avec narrations qui s'enchaînent, dédales borgésiens, conversations cultivées façon *Côté de Guermantes*, digressions existentielles à la Musil. Il serait bien ardu de fournir un « pitch ».

Si en architecture Miquel de Palol avoue aimer à la fois les volutes baroques d'un Borromini, la rationalité calme de Josep Lluís Sert ou l'épure fascisante de Giuseppe Terragni, dans le domaine littéraire, c'est plutôt à l'esthétique de l'arabesque qu'il adhère – ou le mouvement de l'écriture dessine par son rythme les contours du récit, où l'imaginaire foisonnant nous entraîne dans le labyrinthe

EN DATES

2 avril 1953 : naissance à Barcelone.

1970 : études d'architecture à Barcelone avec « *beaucoup de coupures* ».

1973 : premier recueil de poésie : *Delta*, éd. Llibres del Mall.

1989 : première fiction : *El Jardí dels Set Crépuscules*, éd. Proa.

de la fiction : « *Comme dans Alice, lorsqu'on suggère à l'héroïne de Lewis Carroll qu'elle n'a pas tant rêvé qu'elle est peut-être elle-même le rêve de la Reine.* »

Pourquoi écrire en catalan alors qu'il a vécu toute sa jeunesse en Castille, à Valladolid où ses parents, professeurs d'archéologie, étaient en poste ? Le catalan n'est pas un choix. Il lui était naturel de s'exprimer dans l'idiome ancestral qui fut celui de son arrière-grand-père poète et de son grand-père, également poète et romancier, et dont il porte le prénom. Ecrire dans cette langue longtemps prohibée par la dictature franquiste, l'écrivain indépendantiste le revendique comme un acte de liberté, une joie retrouvée. « La joia retrobada » (la joie/le joyau retrouvé), c'est le titre original de la troisième partie de son roman.

Sean J. Rose

Miquel de Palol
Le jardin des Sept Crépuscules

ZULMA

TRADUIT DU CATALAN PAR
FRANÇOIS-MICHEL DURAZZO

PRIX : 28,50 €, 1 150 P.

SORTIE : 1^{er} OCTOBRE

ISBN : 978-2-84304-749-7



9 782843 047497

novembre 2015



« À la fin on trouve quarante-neuf narrateurs »

C'est un des événements de la rentrée : la parution de l'intégrale du *Jardin des sept crépuscules* du Catalan Miquel de Palol.

Autre événement, notre rencontre avec l'auteur.

INTRODUCTION ET PROPOS RECUEILLIS

PAR DAMIEN AUBEL

PHOTO BENJAMIN CHELLY

Miquel de Palol vient d'ailleurs. Pas seulement parce que, sur la carte des langues littéraires hégémoniques, il fait entendre les accents d'un idiome plus confidentiel, le catalan. Mais parce qu'il semble sorti tout armé d'une autre période, de ces siècles où le roman n'avait pas la maigreur ascétique des autofictions et faisait feu de tout bois. De toutes les formes, de tous les récits. L'expression a fait florès, au point d'être dévaluée, mais *Le Jardin des sept crépuscules*, publié en français dans son intégralité, après la parution en volumes séparés des deux premières parties, est bel et bien un roman-monde. Densité de la démographie des personnages : près d'une cinquantaine de narrateurs qui se relaient dans un jeu étourdissant de passage de la parole. Jeux d'échos et de reflets

qui assurent à l'ensemble une unité de structure, comme s'il s'agissait d'un cosmos à lui tout seul. Mais le livre est aussi un concentré sur plus de mille pages de la civilisation et de la culture occidentale, au moment où elle bascule dans le chaos, avec cette demeure-musée au luxe « babylonien » où s'est retranché un groupe de privilégiés fuyant une guerre nucléaire. Autre monde, encore, celui, opaque et ramifié, de la finance, les péripéties de la succession d'une grande banque formant l'épine dorsale du livre. Sans oublier des escapades vers le roman d'espionnage, vers le récit galant façon XVIII^e, sans oublier le brassage permanent des idées, de l'art du récit aux questionnements moraux. Et lorsqu'on rencontre Miquel de Palol, souriant, affable, dans le salon presque désert d'un hôtel cosu du 6^e arrondissement, lorsqu'on écoute son français pétri de catalan, on a l'impression d'entrer dans un monde à la fois ésotérique et accueillant. Dont les habitants s'appelleraient Borges et Lovecraft, et où les nombres auraient des vertus magiques...

Votre livre est foisonnant. Quelle était l'intention initiale ?

L'idée était d'abord de raconter des histoires. Tout ce qui se passe dans le livre est filtré par la personnalité des narrateurs. En même temps, le livre montre la dissolution du « je », qui était là à l'origine, il procède à une atomisation du point de vue : à la fin on trouve quarante-neuf narrateurs.

Mais on revient en permanence au premier narrateur...

Il y a presque une idée mystique derrière le livre : aller très loin avec des histoires, dans des lieux très exotiques, à la recherche de quelque chose d'inconnu et, à la fin, la chose la plus étrange, la plus merveilleuse qu'on trouve, c'est soi-même.

Votre livre entrelace les récits, mais ne répugne pas à la description. Celle-ci n'est-elle pas un peu ringardisée aujourd'hui ?

On dit toujours que telle ou telle chose est démodée. Mais arrive quelqu'un qui la réemploie, et elle devient moderne à nouveau. J'ai essayé de faire correspondre les descriptions techniques, architecturales, etc. à la réalité. Je crois que depuis l'apparition du cinéma surtout, et des arts visuels contemporains, la littérature a abandonné la description physique. Il y a trente ans, quand j'écrivais le livre, je voulais créer une

image, comme un fond pour les histoires. On me demande souvent si ma profession d'architecte a un rapport avec la structure du livre : ce n'est pas le cas, plutôt avec la description des objets et des ambiances.

Un grand maître de la description contemporaine, c'est Robbe-Grillet. Un auteur que vous affectionnez ?

Beaucoup, oui ! Je crois que ce que j'ai tenté de faire s'inspire de la simplicité et de l'anti-académisme des écrivains du Nouveau Roman. Et aussi de leur façon de parodier la manière classique de raconter les histoires. Presque tout mon livre est un exercice parodique à partir de références classiques. Et tous les arts ont cet aspect-là. Même le baroque, dont j'aime beaucoup la conception de l'art et de la littérature, qui est la parodie suprême de la Renaissance.

Les personnages qui écoutent les narrateurs, ce sont aussi les lecteurs de votre livre ?

Borges parle très bien de ce sentiment vertigineux. Si je lis une histoire, et qu'on raconte une autre histoire dans cette histoire, puis une autre encore dans celle-ci, alors je peux penser que moi-même je suis un personnage raconté par un autre. Lewis Carroll dit la même chose dans *Alice* : tu es un personnage du songe de la Reine, et si elle se réveille tu vas disparaître...

Le personnage de Randolph Carter annonce qu'il va raconter une histoire destinée à faire « réfléchir »...

J'ai pris ce nom à un personnage de Lovecraft... Mon personnage est un grand rêveur. Et peut-être y a-t-il quelque chose en commun entre le rêve et la réflexion. Même Lovecraft dit que le rêve est la vraie réalité. L'autre réalité est une illusion matérielle.

Un terme revient souvent dans le livre, celui de « correspondances »...

La démarche vient des néo-platoniciens. À ce stade préscientifique de la pensée, ils créaient un jeu de correspondances pour s'expliquer la réalité. Les planètes étaient reliées aux vents, aux arbres, aux caractères, aux moments de la journée, de l'année... Je me suis amusé à mettre en rapport les étoiles de la constellation d'Orion avec des arbres et des narrateurs. Et à chaque narrateur correspond aussi un papillon, une carte à jouer...

Il existe depuis l'Antiquité une mystique des nombres. Vous êtes familier de ce mode de pensée ?

Ça m'intéresse beaucoup, et il y a beaucoup de rapports numérollogiques dans *Le Jardin*... et même dans tout ce que j'écris. Et il s'agit d'une tradition qui commence peut-être avec Virgile, qu'on retrouve chez Dante. Ou en musique encore, avec l'oeuvre de Bach, qui va vers le symbole à travers la numérologie... Je crois que c'est Galilée qui disait que les nombres étaient l'alphabet avec lequel Dieu avait fait l'univers. C'est une très belle pensée.

On pense à Boccace, à Marguerite de Navarre et son *Heptaméron*. Qu'est-ce qui vous attire dans cette forme, avec ses récits enchâssés ?

Ce qui m'intéresse, c'est que c'est un modèle pour la vie. Mais il y a une autre inspiration dans mon livre, qu'on a moins évoquée que Boccace ou *Les Mille et Une Nuits* : ce sont *Les Cent Vingt Journées de Sodome* de Sade. C'est exactement ça : de vieilles putains racontent leurs expériences pour que leurs auditeurs les mettent en pratique. Et il ne faut pas oublier *Le Manuscrit trouvé à Saragosse* de Potocki, qui a été le vrai point de départ du *Jardin*, parce que chez lui, les histoires racontées sont autonomes mais, ensemble, elles racontent une grande histoire...

Ce qui ne signifie pas nécessairement qu'on arrive à la vérité ?

Il y a un beau passage des *Mille et Une Nuits* qui dit que la vérité n'appartient pas à une seule histoire, mais qu'elle est fragmentée dans de nombreux récits. Il faut prendre toutes les pièces du puzzle pour le recomposer.

Au cœur de votre livre, il y a les péripéties d'une banque. On peut aussi lire *Le Jardin* comme un réquisitoire contre le système capitaliste ?

Le livre est écrit depuis une position critique contre le pouvoir capitaliste. C'est très évident lorsque je parle d'argent. Et j'ai eu quelques expériences curieuses avec ce livre d'ailleurs... Dans la troisième partie il est question de la réserve fédérale des Etats-Unis, et un jour j'ai dîné avec un haut dirigeant d'une grande entreprise, peu connu de la presse, qui m'a demandé d'où j'avais tiré toutes ces informations. Je lui ai répondu que ça venait des journaux, de la télévision... Non, non, m'a-t-il dit, il y a des informations top-secret là-dedans... J'étais très heureux d'un côté, ça voulait dire que c'était bien fait, mais j'ai eu un peu peur aussi...

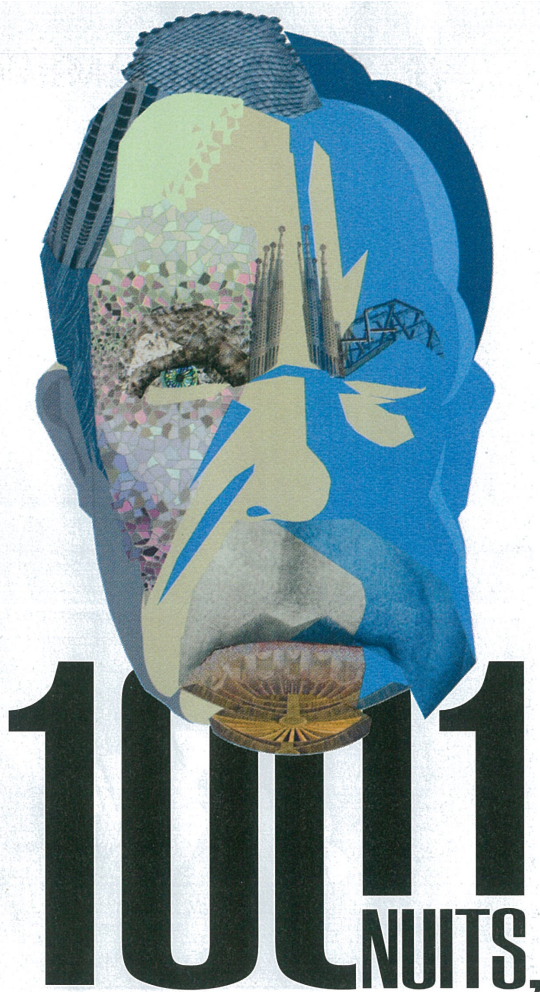
LE JARDIN DES SEPT CRÉPUSCULES
traduit du catalan par
François-Michel Durazzo
Zulma
1 148 p., 28,50 €



TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture

Septembre 2015



mille cinq cents ans », pronostique sombrement un personnage. Reflet (à peine) déformé de l'air du temps, mais aussi, à l'instar de ses illustres devanciers, arche de Noé de toute une culture qui se sent à l'article de la mort, récapitulation géniale de siècles de pensée et de concepts : Dieu, l'Histoire, la Raison... « Sept crépuscules », soit sept journées : un heptaméron, si on veut être pédant. Un patron archiclassique, mais à l'efficacité inentamée : une poignée de privilégiés trouve refuge « au milieu du luxe babylonien » d'une vaste demeure isolée. Là, comme en d'autres époques on tentait de conjurer la peste à Florence, ils parlent. Enfilent les récits gigognes. *Le Jardin des sept crépuscules* est une galerie des glaces : les histoires se réverbèrent les unes les autres, s'appellent et se prolongent dans un mouvement qui semble reporter leur point de fuite à l'infini.

PUISSANCE SEPT

Et ce qui se découvre, ainsi, c'est l'envers du miroir. Les dessous d'un ordre mondial qui s'est érigé sur les décombres des idéologies, où fric et pouvoir tissent une tapisserie dont Miquel de Palol entortille les nœuds avec un savoir-faire qui emprunte autant aux meilleurs artisans du thriller d'espionnage qu'aux émules d'Homère. Au centre de l'affaire, la banque Mir, et la succession complexe du patriarche. Les bras de fer dynastico-financiers ne sont que la partie émergée d'un autre iceberg narratif, en forme de conte (cruel) : la quête du « joyau » – bijou ou concept, on ne sait pas trop ce que recouvre le nom. Mais source en tout cas d'un pouvoir qui passe l'entendement, et objet de toutes les convoitises. Petites frappes barcelonaises et épigones jamesbondiens ; ordinateurs pensants et clubs de suicidaires blasés ; pirates de haute mer et pensionnaires d'un asile de fous... Toute une foule bariolée, aimantée autant par le joyau que par l'énergie narrative d'un Palol, qui fait proliférer les conteurs, s'affronte, se trahit, s'assassine à tour de bras. Le livre est un miroir brisé, chaque récit est l'éclat, scintillant, d'un tout qu'on ne percevra que kaléidoscopiquement. Un tout qui peut être aussi bien l'intrigue politico-policrière du « joyau » et ses mille ramifications : un ordre mathématique et cosmologique (Miquel de Palol décline avec un plaisir un tantinet pervers références à l'astrologie et considérations chiffrées) ; ou encore un système philosophique qui affleurerait au gré des commentaires suscités par les récits des uns et des autres, où l'on discute humanité, destin et autres obsessions de la pensée. Il y a un peu de tout ça, mais aucune clef n'est définitive ni complète. Les miroirs sont toujours trompeurs – et c'est sans doute pourquoi on n'en finit pas de se laisser prendre à leurs charmes...

Événement éditorial : parution en un seul volume des trois romans qui composent le grand œuvre de Miquel de Palol, *Le Jardin des sept crépuscules*. PAR DAMIEN AUBEL

On le croyait parti sans laisser d'adresse, mis en bière sans cérémonie par l'autofiction et ses avatars nombrilo-intimistes, condamné à prendre la poussière dans les mausolées de l'Histoire littéraire... Mais il est toujours là, plus vivant, plus pharaoniquement ambitieux que jamais. « Il », c'est-à-dire le grand roman européen, avec autant d'estomac (plus de mille pages ici) que de cellules grises (histoire, philosophie, cosmologies ésotériques : il brasse tout), le digne héritier des Broch, Mann, Musil. Miquel de Palol, c'est le cousin catalan et contemporain des fresquistes titanesques de l'Europe agonisante de l'entre-deux-guerres. Son roman, triptyque arborescent (*Phrixos le fou* et *À bord du Gogol*, déjà parus en tomes séparés, et la coda, *La Tête d'Orion*, traduit pour la première fois en français), est une danse aux pas enchevêtrés au-dessus du volcan d'une catastrophe planétaire. Un futur (très) proche, étonnamment similaire à nos temps de convulsions, où les derniers résidus de l'humanisme prennent définitivement l'eau : « Dans le meilleur des cas, on va assister à la fin du modèle d'organisation sociale et politique en vigueur depuis deux

LE JARDIN DES SEPT CRÉPUSCULES

traduit du catalan par
François-Michel Durazzo
Zulima

1 148 p., 28,50 €





Façon Mille et Une Nuits

L'Europe vient de subir une attaque nucléaire. Un jeune homme de bonne famille trouve refuge dans une somptueuse demeure, perdue dans les montagnes. Il n'est pas seul. Dans ce palais forteresse au luxe insensé et préservé du chaos, de belles personnes aux esprits brillants et à la conversation affûtée, échangent. Chacun livre un récit dont le sujet a trait à la banque Mir, et à son héritière, Luïsa Cros.

ON A AIMÉ...

La succession de récits composant cet ensemble, construit un peu à la manière des contes des Mille et Une Nuits, intrigue financière en plus! Ce volume réunit toute la trilogie.

Le Jardin des Sept Crépuscules, Miquel de Palol, éditions Zulma, 28,50 €.



L'HEPTAMÉRON DE BARCELONE

Dans un futur qui ressemble à notre présent, de riches Catalans se réunissent sept jours durant pour se raconter des histoires.



Le Jardin des sept crépuscules, de Miquel de Palol, traduit du catalan par François-Michel Durazzo, Zulma, 1152 p., 28,50 €.

Publié en 1989, *Le Jardin des sept crépuscules* est le premier roman du Catalan Miquel de Palol. « C'est une histoire faite d'histoires magistralement enchevêtrées par cet écrivain, architecte de formation », rappelait il y a peu la chroniqueuse Lara Siscar dans *El Mundo*. Une poignée de privilégiés se réunissent dans une magnifique demeure de Barcelone où, pendant sept jours et sept nuits, ils vont se livrer au plus ancien vice de l'humanité, celui, délicieux et machiavélique, de conter. À partir de la saga de la banque Mir et de son héritière Lluïsa Cros se déroule dans une prose rutilante un incroyable chassé-croisé de fables.

Les mille et une histoires de cette volumineuse construction romanesque forment en réalité un tryptique dont les deux premiers tomes avaient déjà été publiés à part en français aux éditions Zulma. Situé dans un futur proche qui n'est pas sans rappeler notre présent troublé, avec une troisième guerre mondiale pour toile de fond, *Le Jardin des sept crépuscules* brosse le portrait, peu reluisant, d'un monde où le pouvoir et l'argent sont tout. ■

Paulette

MAGAZINE

novembre - décembre 2015



**Le jardin des sept
crépuscules**

de **Miquel de Palol**

Peu connu dans l'Hexagone, Miquel de Palol est pourtant un auteur confirmé aux multiples

parutions et récompenses dans son pays natal, l'Espagne. Deux ans après son dernier roman intitulé

À bord du Googol, il est de retour avec une fiction multi-intrigues intitulée *Le jardin des sept crépuscules*.

Une construction romanesque où des dizaines de personnages citadins et singuliers vont et viennent dans un tourbillon de rebondissements.

Zulma, 28,50 €
zulma.fr

QUE TAL PARIS?

Septembre 2015

Elena Paz



→ *Le jardin des sept crépuscules*

Ce roman au titre évocateur de l'écrivain et poète catalan Miquel de Palol, récompensé par les prix les plus prestigieux et publié dans toute l'Europe, est enfin traduit en français dans son intégralité. À l'instar de *Les mille et une nuits*, *Le Décaméron* ou *Les contes de Canterbury*, *Le jardin des sept crépuscules* est une incroyable somme de romans enchâssés qui s'emboîtent et se recourent parfaitement comme des poupées russes. La disparition d'un bijou aux pouvoirs insoupçonnés marque le début de la Troisième Guerre mondiale. Aux alentours de Barcelone, une poignée de privilégiés rassemblés dans une forteresse au luxe insensé se livre au plaisir de raconter des histoires et d'essayer d'élucider les circonstances autour de la disparition du joyau et de sa possible récupération. Un roman fascinant abritant plus d'une centaine de personnages et truffé de rebondissements.

[MIQUEL DE PALOL]

Le jardin des sept crépuscules
(Zulma), traduit du catalan
par François-Michel Durazzo
> 1 152 pages · 28.50 €



RUBRIQUE LITTERATURE CATALANE:

Bientôt la traduction de la tête d'Orion de Miquel de Palol !

Sa trilogie "Le Jardin des sept crépuscules" est considérée comme un chef-d'œuvre de la littérature mondiale contemporaine.





La traduction de la Tête d'Orion est promise à la rentrée chez Zulma. C'est ainsi que se cloturera la trilogie du poète et romancier Miquel de Palol qui est à la fois architecte, comme cela se ressent dans ses romans. Né à Barcelone en 1953, l'écrivain a fait le choix d'écrire en catalan. Son oeuvre incroyablement riche compte plus d'une soixantaine de textes, romans, nouvelles, poèmes et essais pour lesquels il a reçu un grand nombre de prix prestigieux : le Prix Josep Pla, le prix de la Ville de Barcelone, le Prix national de la critique espagnole, Prix national de la littérature de la Generalitat de Catalunya et, à quatre reprises, le prix de la Critique Serra d'Or. Une grande partie de ses ouvrages est disponible en castillan mais Miquel de Palol est également traduit en portugais, hollandais, allemand, italien et, depuis 2013 seulement, en français.

Sa trilogie *Le Jardin des sept crépuscules*, parue en langue catalane en 1989, est considérée comme un chef-d'oeuvre de la littérature mondiale contemporaine. Avec cette oeuvre qui rappelle tout à la fois Boccace et Chaucer, Marivaux et le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Potocki, Miquel de Palol propose un roman en neuf journées où

les récits enchâssés se succèdent, se répondent ou s'esquivent, construisant page après page une architecture narrative complexe.

Ce «roman de nouvelles» propose également une introspection de la société contemporaine à la lisière entre *Mille et Une Nuits* et le dialogue socratique. Multipliant les conteurs et jouant sur la relativité des points de vue, il narre l'histoire de la grande banque Mir, aux prises avec les lois de l'économie mondiale et les luttes de pouvoir intestines. La traduction française du troisième tome de la trilogie, *La tête d'Orion*, sera disponible à l'automne 2015 et tous les catalans du Nord l'attendent avec impatience.

L'Europe venait de subir une attaque nucléaire. Cela avait commencé en France, en Belgique et en Grande-Bretagne, dont les populations survivantes déferlaient sur la Catalogne en «avalanche sanglante et famélique», jusqu'à ce que Barcelone à son tour fût touché. Le roman de Miquel de Palol paraît d'abord venir s'inscrire dans la veine des «récits d'apocalypse», qui se projettent dans un futur catastrophique pour mieux donner à voir les traits les plus inquiétants de notre présent. Un territoire d'écriture fréquenté, de ce côté-ci des Pyrénées, entre autres par

James Gressier (*la Saint-Sylvestre des barbares*), Bertrand Visage (*Un vieux*

coeur), feu Vincent de Swarte (*Le paradis existe*) et Michel Houellebecq (*la Possibilité d'une île*, *la Carte et le Territoire*). Le narrateur, jeune homme de bonne famille, a échappé à l'hécatombe. Sa mère décide de l'envoyer se mettre à l'abri dans un site discret en haute montagne, lieu d'excellence réservé à des esprits déliés qui pourront en apprécier les trésors artistiques, botaniques et astronomiques, et feront valoir leur art de la conversation. Une manière d'utopie aristocratique qui n'est pas sans rappeler l'univers parfait, érigé en contre-monde, de Michel Rio. Qu'y faire pour ces privilégiés sinon prendre leurs aises, rêver, flirter et se raconter des histoires ?

Neuf jours durant, la petite société, parmi quelques autres activités d'agrément, va entendre une succession de récits d'apparence hétéroclite. Souvenirs personnels, rêves, anecdotes. On parle également affaires, banque, Bourse, profits. On recoupe, on analyse et l'on théorise. La trilogie s'échafaude, selon son auteur, comme un «roman de nouvelles». Principe d'écriture qu'on a rapproché, en Espagne, des *Mille et Une Nuits*. L'apparement peut apparaître d'autant plus pertinent



qu'il est question ici aussi d'une survie. Non pas celle des rescapés, mais celle d'une... banque catalane qui s'est secrètement trouvée au centre d'une opération financière à l'échelle mondiale. Ces récits aux dehors désaccordés, depuis les plus intimistes jusqu'aux plus politiques, sous des angles différents, restituent en effet des pans d'une même histoire. Dessinant ensemble rien de moins que la cartographie d'un système. Sans oublier les outils, économiques, mathématiques et idéologiques, qui assurent le maintien. Le tour de force de Miquel de Palol, c'est, pour y parvenir, de recourir aux ressources multiples du romanesque. Avec histoires d'héritage, enlèvement d'enfants, joyau mystérieux. Et même un personnage clé, grand manipulateur de tout cela, dissimulé sous le pseudonyme d'Oméga. En clé de voûte de cet édifice littéraire singulier. Qui ne laisse pas de fasciner.



Le "pitch de la trilogie

Des réfugiés venus de France, de Grande-Bretagne et de Belgique ont envahi la ville: la troisième guerre mondiale dévaste l'Europe. Et maintenant, une alerte atomique jette les habitants sur les routes et sur la mer. Les issues sont bouchées, des troupes de malfaiteurs se livrent au pillage, bientôt concurrencées par l'armée et la police. On ne compte plus les morts - suicides, assassinats, famines, accidents. Dans ce chaos d'apocalypse, un jeune homme de bonne famille parvient à s'échapper. Voiture blindée criblée de balles, hélicoptère, véhicule tout-terrain, il faudra deux jours aux fugitifs pour atteindre leur refuge. Quand cette guerre a-t-elle éclaté? Où? Dans un avenir pas très éloigné qui ressemble à notre présent, mais à une époque où les avions rallient depuis longtemps New York à Paris en une heure et trente-cinq minutes!

Les visions d'horreur, la panique collective laissent aussi parfois la place à une idylle en huis clos. Le voyageur, narrateur sans nom, débarque au pied d'une forteresse, tout près des sommets neigeux (les Pyrénées?), accrochée au bord de l'abîme. Passée la cour austère, il pénètre dans un décor de rêve, un palais des mille et une nuits, un lieu de délices raffinés où l'accueillent des gens beaux, aimables et cultivés. Là, à l'abri du monde en fusion, les convives vont passer le temps à festoyer tout en se racontant des histoires. Il y aura sept journées, des dizaines de récits enchâssés, des départs et des arrivées. Phrixos le fou ne relate que les deux premières de ces journées et la moitié de la troisième. C'est terriblement frustrant, car le lecteur se retrouve pris dans un dédale de fausses pistes, peuplé d'identités trompeuses, obligé, s'il ne lit pas le catalan, d'attendre la publication des deux prochains volumes pour tenter de comprendre qui est ø, la mystérieuse figure absente qui hante les histoires, et quelle est la nature du «bijou», objet de toutes les convoitises, que semble détenir la banque Mir.

Cette banque - son fondateur, ses successeurs, son héritière et ses malversations - est au cœur de ces

journées. Tous les invités du château ont partie liée avec elle, de plus ou moins près, et il est probable qu'elle ait à voir avec la guerre en cours puisqu'un des thèmes principaux du livre, c'est justement l'emprise de la finance sur le politique et le social. Le jeunot un peu naïf à travers lequel nous suivons ces jeux verbaux est certainement plus impliqué qu'il ne le soupçonne. Miquel de Palol dit de ce premier roman (publié en 1989) qu'il est un remake du Roi Lear, le roi étant le banquier Cros qui sombre dans la démence à la fin de sa vie, sous le regard désolé de sa fille Lluïsa. Mais le cadre où il place les récits de la tragédie fait plutôt penser à un «heptaméron» ou à un château sadien, en version soft. La structure astucieuse, elle, renvoie au Manuscrit trouvé à Saragosse ou à d'autres récits picaresques, à Borges ou à Calvino. Au château, tout semble codé: le merveilleux «jardin des sept crépuscules», réchauffé par une nappe phréatique propice à l'olivier et au palmier; le jeu de la lumière sur les murs, savamment agencé par un architecte subtil (c'est aussi la profession de l'auteur); l'ordonnance des repas; les livres de la bibliothèque et les chefs-d'œuvre aux murs; les conversations et les histoires.

Les registres varient: il est question de la haute société espagnole, d'art et d'amour, de politique mondiale et d'argent, de crimes et de pouvoir, d'amitié, de trahison et de vengeance, mais aussi de mathématiques. Et de mythologie, dans un long récit de rêve tombé là par surprise. «Le dénouement d'une histoire conditionne la manière de la raconter, et à moins de tout inventer au fur et à mesure, au commencement le narrateur doit fausser ce qu'il connaît, présenter ce qu'il sait de son histoire comme s'il en ignorait la fin, en se calquant sur l'ignorance des auditeurs», s'inquiète un des narrateurs. Quant au lecteur, il a beaucoup de travail à démêler les fils que l'auteur lui embrouille à plaisir. Pour autant qu'il aime ce genre d'énigme, il passe quelques heures de frissons élégants, délicieux. Paris n'existe plus et la guerre est très loin dans la plaine, à peine perceptible sur les écrans d'ordinateur relégués dans une pièce à part.



Dernier volet du «Jardin des Sept Crépuscules»

La parution en France du premier tome de l'extraordinaire trilogie du Barcelonais Miquel de Palol en 2013, *Le jardin des sept crépuscules*, avait été un choc littéraire et c'est avec impatience que l'on attendait l'épilogue. Souvenez-vous : après un cataclysme nucléaire sur Barcelone, quelques privilégiés se sont retrouvés isolés dans une forteresse de montagne, richement meublée et décorée. Les uns après les autres, les occupants de la forteresse s'appliquent à raconter une histoire dont le point de départ est celle d'un banquier, Elies Mir, et de son héritière, Lluïsa Cros. Ces histoires qui sont chacune comme des nouvelles, s'imbriquent les unes aux autres en une architecture que seul un auteur génial pouvait imaginer. Le dernier tome livre toutes les réponses aux mystères développés dans les deux précédents, mais nous ne vous en dirons rien et il vous faudra attendre encore jusqu'en octobre pour les découvrir...

**S. L.**

► «*Le jardin des Sept Crépuscules*» de Miquel de Palol.
Éditions Zulma, 28,50 €



Une centaine de personnages pour une symphonie

**Le jardin
des sept
crépuscules,**
Miquel de Palol,
Zulma,
1 152 pages,
28,50 €



Ce roman est une somme de

romans enchâssés selon une architecture savamment ordonnée. Un vrai tour de force. Une centaine de personnages font vivre de prodigieuses histoires dans une vaste symphonie du suspense : chacune des intrigues se raconte en sept jours et sept nuits avant d'approcher la clef du mystère.



LE JARDIN DES SEPT CREPUSCULES, DE MIQUEL DE PALOL, EST UN CHEF D'OEUVRE

[Stéphane Riand](#) 20 octobre 2018

Le Jardin des Sept Crépuscules, de Miquel de Palol, est un joyau.

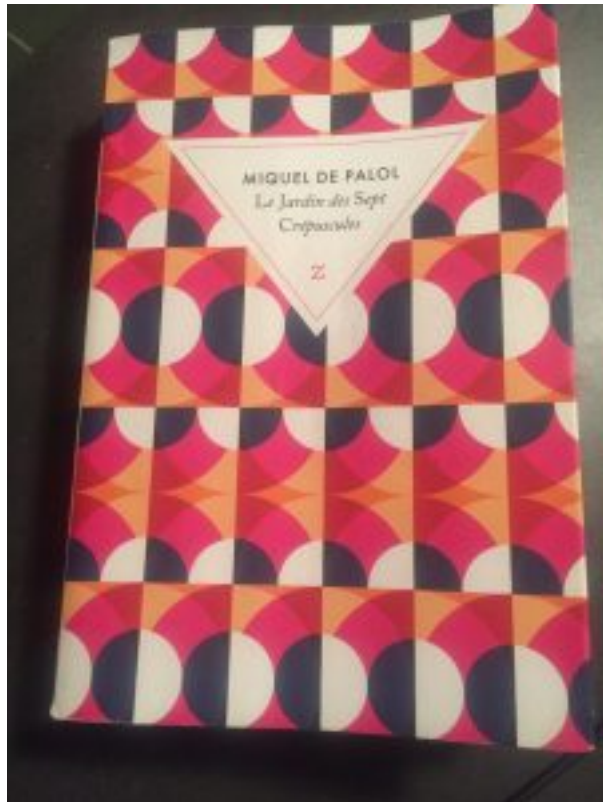
Le grand-père de l'auteur était poète. Son père eût voulu être sculpteur, il ne fut qu'archéologue et professeur de préhistoire à l'université. [Miquel de Palol](#) étudia l'architecture, mais devint poète et écrivain. Tâcher de comprendre le Jardin des Sept Crépuscules sans savoir cette ascendance, ce serait un peu comme entrer dans Homère en croyant que l'Odyssée n'est que la quête d'un père par un fils joué par les dieux.

Miquel de Palol, en poète baroque et déjanté, a construit son roman tel un archéologue plongeant son esprit au plus profond de la terre de ses ancêtres, sculptant avec sa plume et de ses mains, un roman d'architecte dont les fondations sont d'une complexité telle qu'elles laissent le lecteur ébahi d'admiration devant la netteté du découpage et la complexité presque divine, en forme par certains de ses éléments de poupée russe.

Quels sont les romans qui m'ont à jamais marqué ? A cette question surgissent devant moi, avec une force irrépressible, Les Frères Karamazov, Belle du Seigneur et le Rouge et le Noir. Il ne fait nul doute que si j'avais connu dans mon adolescence cet écrivain catalan, il eût accompagné Dostoïevski, Albert Cohen ou Stendhal. Miquel de Palol appartient aux plus grands. Comment s'étonner alors qu'il a reçu le prix Joan Creixell (1989), le prix Crítica Serra d'Or (1990), le prix national de la critique (1990), le prix national de littérature (1990) et le prix Ojo Crítico II Milenio de Radio Nacional de España. Eût-il été espagnol plus que catalan que le Prix Nobel de Littérature lui eût été peut-être attribué bien avant Bob Dylan.

Miquel de Palol a composé ce chef d'oeuvre baroque en s'appuyant sur un immense plan de papier, conservé chez lui, m'a-t-il dit, répertoriant pas moins de 250 personnages. Hallucinant et vrai ! Le lecteur, même très attentif, se perd dans ce labyrinthe de noms, comme si l'auteur avait décidé dès la première ligne d'abandonner en chemin le courageux lecteur qui n'aurait pas été rebuté d'entrée par les 1'150 pages de ce chef d'oeuvre, élégamment traduit en français par François-Michel Durazzo.

Aucun critique, même le plus téméraire, n'osera s'engager sur la voie de la rédaction d'un résumé concis de ce roman. La tâche s'avérerait impossible et vaine. Miquel de Palol est sur la route, en 2016, de la rédaction d'un autre roman. Sa compagne, incitée à découvrir certaines pages, s'est exclamée : « *Mais, Miquel, veux-tu rendre fou le lecteur ?* ». Je n'ai pas bien vu la moue de l'écrivain, mais j'ai pensé que tel, effectivement, pouvait être son intention. Et certains passages du Jardin des Sept Crépuscules donne très exactement cette impression, par exemple l'Histoire du dîner chez Virginia Guasch qui provoque une angoisse insolite alors que l'auteur ne décrit qu'un banal repas qui, répété, jette ce trouble inmanquablement associé à une angoisse souterraine. La folie guette, elle est là, à nos pieds, nous la sentons, nous l'humons, nous la touchons, et nous voilà, pour un instant, délivré.



Le Jardin des Sept Crépuscules est composé par des conteurs réunis, en pleine guerre mondiale d'aujourd'hui, dans un lieu protégé, Les hôtes passent leurs journées, leurs soirées, à conter des histoires, qu'ils travestissent à l'envi pour tenter, apprend-on, en cours de roman, de retrouver un joyau.

L'auteur n'étant pas sans ressources philosophiques, sans connaissances psychanalytiques, sans références mathématiques ou astronomiques, on devine qu'il a abandonné en cours de route maints indices, détournant, volontairement ou non, son lecteur de cette route victorieuse qui mène au joyau. Quoi d'étonnant alors que le Catalan ait reçu le prix Joan Creixell (1989), le prix Crítica Serra d'Or (1990), le prix national de la critique (1990), le prix national de littérature (1990) et le prix Ojo Crítico II Milenio de Radio Nacional de España.

Le sexe, dans tous ses états, ne pouvait échapper à la sagacité de l'écrivain catalan, dont les connaissances de la psyché humaine malmènent souvent le lecteur dans des zones d'inconfort, de rêves ou de folie, qui détournent celui qui lit du chemin qu'il croyait devoir prendre après avoir été souvent confondu. « En peu de temps, dans ma folie, tous les hommes de la ville avaient couché avec ma femme : amis, inconnus, des centaines, des

milliers d'hommes aux yeux ébahis, disposés à me prêter leur désir pour mon plaisir et pour ma perte. Mon ange était devenu une femme adultère, un monstre de promiscuité et de halètements lubriques. »

Le lecteur marche avec le narrateur, multiple, pour trouver ce joyau, nécessaire *notamment* à la préservation de la paix dans le monde.

Révéler l'impossible serait altérer la beauté du livre, parce que le seul joyau du moment sera cet instant où vous saurez que vous innécessaire parce que vous êtes nécessaire.

Le joyau de Miquel de Palol s'appelle Le Jardin des Sept Crépuscules.

Le début du livre

Barcelone, à la première alerte atomique de son histoire, connut une hécatombe. Indépendamment de la panique et de l'incrédulité, ce qui surprenait le plus ceux qui, comme moi, étant en mesure d'apprécier la situation, était d'avoir vu la vie de la capitale et du pays, son organisation et l'ordre public, le train des habitudes, ce que l'on tient pour des obligations à satisfaire lorsque tout va bien, s'effondrer en à peine deux jours, comme si nous avions vécu sous une immense poche de pus qui n'attend qu'une piqûre pour éclater.

Miquel de Palol sera aujourd'hui à la librairie La Liseuse, à Sion, dès 16 heures, à l'occasion de la sortie du premier livre de Béatrice Riand, « J'aurais préféré Baudelaire heureux ».

Référence : Miquel de Palol, Le Jardin des Sept Crépuscules, Zulma, 2015 (disponible dans toutes les bonnes librairies, notamment à la Liseuse, à Sion, et à la [Librairie Le Baobab](#), à Martigny